

Nathalie **Clobert**

Le jour où je suis devenue moi-même

Le roman initiatique
du haut potentiel

ROMAN BIEN-ÊTRE



Faire de sa différence une force

L E D U C . S
P R A T I Q U E

« Sous le nouvel éclairage du haut potentiel intellectuel, tant de choses prennent sens. Les infinies questions de Lucas, sa curiosité pour les sujets d'adultes, ses réflexions d'une justesse et d'une maturité étonnantes pour son âge, sa tendance à s'évader dans l'imaginaire... S'évader...

La petite voix résonne avec une tonalité nouvelle.

S'évader... Julie secoue la tête de nouveau, mais l'écho est trop fort. Un sentiment de malaise et d'étrangeté s'insinue doucement en elle. »

Lorsque Lucas est identifié comme un enfant à haut potentiel, Julie se trouve confrontée à une véritable tempête intérieure. Son fils lui ressemble tellement ! Peu à peu, les souvenirs remontent à la surface. Commence pour Julie une longue quête intérieure, à la recherche de la petite fille qu'elle était et de l'adulte qu'elle est devenue. À la faveur de lectures et de rencontres, Julie prend peu à peu le chemin d'une vie qui lui ressemble.

INCLUS

Un guide pratique pour mieux comprendre le haut potentiel.



Nathalie Clobert est psychologue. Elle exerce en centre hospitalier et en cabinet libéral à Meaux, où elle reçoit des adolescents et des adultes à haut potentiel intellectuel. Elle a une double formation en philosophie et en psychologie. Elle est l'auteure de *Domptez votre hypersensibilité* (Leduc.s).

ISBN : 979-10-285-1366-5



9 791028 513665

17 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
P R A T I Q U E

design : Antartik
couverture : © Gettyimages
RAYON : DÉVELOPPEMENT
PERSONNEL

Les lecteurs en parlent !

« *Le jour où je suis devenue moi-même* plonge le lecteur dans un univers riche où se croisent des personnages pleins d'humanité... L'analyse psychologique est rigoureuse et fait assurément écho à ce qu'ont ressenti bon nombre de HPI au moment de la découverte de leur particularité. »

Nicolas Gauvrit, maître de conférence, chercheur et auteur du livre *Les surdoués ordinaires* (PUF)

« J'ai été happé par cette lecture. Magnifique histoire de vie... Il fallait que la petite fille guérisse pour que la femme puisse enfin apparaître ! »

Patrick Santilli, psychologue et life coach

« J'ai réellement pris plaisir à la lecture de ce roman, en particulier les passages où le surdon se dévoile. »

Gabriel Wahl, pédopsychiatre et auteur de *Les enfants intellectuellement précoces* et *Les adultes surdoués* (PUF)

« Ce livre dépeint très bien les difficultés rencontrées par des parents ignorants ce qu'est réellement la précocité. »

Sébastien Henrard, neuropsychologue et directeur du Centre de l'Attention

« Un roman initiatique sur la découverte du HPI qui m'a ému et que je trouve juste. Il fait également la part belle aux habitués des mondes imaginaires, aux médiévistes et rôlistes de tout poil ! »

Thierry Marchand, membre de Mensa Be (Belgique) et de Mensa Youth Be

**Le jour où
je suis devenue
moi-même**

DE LA MÊME AUTEURE, AUX ÉDITIONS LEDUC.S

Domptez votre hypersensibilité, c'est malin, 2017.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

<https://tinyurl.com/newsletterleduc>

Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur
notre site : **www.editionsleduc.com**

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog et sur
les réseaux sociaux.



Édition : Céline Haimé

Maquette : Patrick Leleux PAO

Illustrations : Fotolia

© 2019 Leduc.s éditions

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

ISBN : 979-10-285-1366-5

Nathalie **Clobert**

Le jour où je suis devenue moi-même

Le roman initiatique
du haut potentiel

À ceux qui se cachent.

*Aux bâtisseurs de rêves.
Au temps passé ensemble à refaire bien
des mondes. Parce que l'imagination est l'un
des plus beaux laboratoires de l'intelligence.*

JULIE

1

La cour du lycée Baudelaire baigne dans la lumière froide du soleil matinal d'automne. Un brouhaha diffus emplit l'espace sonore, ponctué d'éclats de rire et de cris. Julie s'est habituée au bruit des écoles. Emmittoufflée dans sa veste en polaire, adossée au mur glacé de l'établissement, elle regarde la cour se remplir petit à petit. Il est huit heures vingt. Un moment privilégié pour observer les relations entre les élèves et pour prendre la température émotionnelle de ses « bébés », comme elle aime parfois les appeler. *De grands bébés*, reconnaît Julie. Mais tout de même, elle ne peut pas s'empêcher de porter sur eux un regard empreint d'une bienveillance maternelle. C'est pour elle tout le paradoxe de l'adolescence : à la fois une lutte éperdue pour l'indépendance, et l'incapacité à être pleinement autonome. Ses bébés ont des airs de grands auxquels il ne faut surtout pas toucher, sous peine de provoquer l'opposition et la révolte. Et en même temps, ils ont encore tant besoin d'affection, de reconnaissance et de protection. Dialoguer

avec un adolescent est un art délicat, auquel Julie s'exerce tous les jours. D'ailleurs, s'il y a bien une chose dont elle peut être fière – elle qui a d'habitude si peu confiance en elle – c'est bien de cela. À force d'être sollicitée, par les élèves comme par les enseignants, il a bien fallu qu'elle se rende à l'évidence. Elle *aime* travailler avec les adolescents. Et ils le lui rendent bien.

Les salutations matinales se multiplient à mesure que l'heure avance. Julie distribue les bonjours, répond par un signe de la main ou par un sourire. Et l'espace d'un instant, elle voit les visages s'éclairer, avant que leurs propriétaires ne retournent à d'autres occupations. *L'importance de l'accueil*, pense-t-elle. Julie est contente de contribuer à rendre plus sereine cette transition vers l'espace scolaire. Un élève qui ne recule pas devant le portail du lycée, c'est déjà une petite bataille de gagnée dans le grand combat des apprentissages. Elle y participe à sa manière, peut-être modestement, mais avec la douceur et la chaleur dont elle est capable.

Les groupes d'adolescents se forment au fur et à mesure des arrivées. Julie peut presque deviner à l'avance vers quels camarades ira chaque élève qui franchit la grille. Loïs rejoint trois garçons habillés en jogging, qui parlent fort et s'invectivent de noms d'oiseaux. De chacun de leurs gestes se dégage une maladresse virile : il faut forcer le trait pour paraître un homme, quand on est à peine sorti de l'enfance. Ils accueillent le nouveau venu avec bruit, et de grandes tapes dans le dos. Ceux-là, ils lui donnent parfois du fil à retordre, mais ils ne sont pas méchants. Julie sait comment les prendre.

Matéo contourne soigneusement le groupe de garçons pour se diriger vers un élève au look excentrique qui se tient en retrait, absorbé dans la lecture d'un manga. Ils se saluent en souriant, jettent un œil moqueur vers le groupe de garçons, avant de discuter tranquillement. Matéo sort un autre manga de son sac, et le tend à son camarade, qui le range aussitôt avec un air de reconnaissance. Julie est contente que ces deux-là se soient trouvés. Elle est sûre qu'ils auront beaucoup à partager. Elle esquisse un sourire en les regardant bavarder dans la cour. La naissance d'une amitié est précieuse dans ce monde scolaire parfois tourmenté. Les relations entre adolescents ne sont pas toujours tendres. Pour eux, elle est rassurée. Pour l'année, au moins. Les premiers jours d'octobre s'égrènent doucement.

En revanche, elle est beaucoup moins rassurée pour Chloé, une élève de première qui a visiblement du mal à trouver ses repères. Julie la cherche du regard, mais ne la voit pas. Elle a manqué deux fois les cours la semaine dernière. Le peu de fois que Julie l'a aperçue, Chloé avait l'air triste. Elle s'était éclipsée rapidement à son approche, sans doute pour ne pas avoir à lui parler. On lui cachait difficilement quelque chose. Soucieuse, Julie s'avance dans la cour et se dirige vers la grille : la journée va bientôt commencer. Dès que la sonnerie retentit, les élèves se dirigent par petits groupes vers les salles de classe. Julie saisit la poignée en métal et referme lentement la grille. Elle allait sortir son trousseau de clés lorsque Chloé se plante devant elle, essoufflée.

— Je suis désolée, balbutie-t-elle en peinant à retrouver son souffle.

Elle est pâle. Son visage semble plus creusé qu'à l'ordinaire et des cernes entourent ses yeux bleus.

— Bonjour, Chloé, répond Julie avec un sourire indulgent, il était moins une !

— Oui, je sais. J'ai eu une panne de réveil ce matin.

Chloé est gênée. Julie soupire. Elle ouvre la grille et s'écarte pour la laisser passer.

— Allez, entre !

— Merci, Julie !

La jeune fille file dans la cour. Julie la regarde se hâter vers les salles de classe. Quelque chose ne va pas. Chloé est une élève introvertie qui semble dans son monde, Julie l'a remarqué l'année dernière. En seconde, les filles de sa classe ne recherchaient pas sa compagnie, elle était souvent isolée. Elle avait noué des liens en cours d'année avec Hélène, une élève plus âgée de terminale littéraire : elles habitaient dans la même rue et faisaient souvent le trajet ensemble. Mais Hélène avait eu son bac et allait maintenant à l'université. De toute évidence, cette rentrée semblait compliquée pour Chloé, qui se retrouvait de nouveau seule.

Julie fait le tour de la cour, explore ses recoins cachés, pour vérifier que tout le monde est bien en classe. Puis, tout en réfléchissant, elle se dirige vers la salle des professeurs. Elle espère y trouver Agathe, la professeure de philosophie, qui ne commence qu'à neuf heures et demie mais est souvent en avance. Dans le couloir règne une chaleur bienvenue quand on vient de l'extérieur : Julie aime cette sensation reconfortante à chaque fois qu'elle entre dans l'espace réservé au personnel de l'établissement. Une odeur de café plane dans l'air. Elle devient de plus en plus entêtante à mesure

que Julie approche de la salle des professeurs. Elle entend la rumeur des quelques conversations qui, elle aussi, va croissant. Julie pourrait retrouver cette pièce les yeux fermés, guidée par ses sens. La salle des professeurs est une grande pièce rectangulaire éclairée par de hautes fenêtres datant de la construction de l'édifice. Elle est organisée autour d'une table centrale, formée de tables plus petites assemblées et entourées de chaises en bois, où une vingtaine de personnes peuvent amplement tenir assises. L'un des murs de la salle est presque entièrement couvert de casiers en bois patinés par le temps, munis d'une fente, comme de grandes boîtes aux lettres qui auraient été chinées dans une brocante et exposées par un artiste moderne. De l'autre côté est accroché un tableau en liège, couvert de courriers et d'affichettes diverses. Dans un coin trône la machine à café, fumante, autour de laquelle trois professeurs sont en train de discuter. À l'autre extrémité de la pièce, Julie découvre Agathe, occupée à lire le courrier qu'elle vient de sortir de sa case.

Agathe est une femme grande et fine, à l'âge indéfinissable. Elle porte une longue robe grise, ample et très simple, qui accentue encore l'aspect élancé de sa silhouette. Ses longs cheveux blonds, parsemés de quelques mèches grises, sont retenus à l'arrière de sa tête par un élastique. Les traits de son visage sont fins et droits, lui donnant tour à tour un air sévère ou angélique, en fonction des expressions qu'elle arbore et de son humeur du moment. Son regard intense, d'un bleu glacier, traduit le caractère aiguisé de son jugement comme la profondeur de sa pensée. Agathe est de ces femmes qui ne laissent personne indifférent. De celles qui fascinent, ou qui effraient. Elle se tient à distance des mouvements qu'elle

suscite chez les autres, et traverse l'établissement dans une indifférente solitude. La solitude complice de ceux qui ont appris à ne compter que sur eux-mêmes.

Julie et Agathe se sont tout de suite bien entendues. Aux yeux du personnel du lycée, l'amitié qui existe entre elles est une énigme. La seule explication qui leur paraît légitime réside dans la grande tolérance de Julie. Il est bien connu que la surveillante s'entend avec tout le monde. D'ailleurs, comment pourrait-on ne pas l'apprécier ? Elle est toujours aimable, prête à rendre service, et elle sait si bien écouter – sans jamais contredire. Elle a décidément bien du mérite de tolérer l'inquiétante étrangeté de la professeure de philosophie, qui met tout le monde mal à l'aise.

Mais, pour Julie comme pour Agathe, il en va tout autrement. Leur rencontre ne s'est pas faite à travers un masque social, mais directement d'une intimité à une autre. Comme si elles se connaissaient avant même de se rencontrer, et s'étaient simplement reconnues. Elles sont en apparence très différentes. Pourtant, Julie a l'intuition qu'elles partagent quelque chose d'important, sans trop bien savoir quoi. Bien sûr, Julie aime la philosophie depuis le lycée. Mais ce qui les unit est au-delà de la philo.

Elle s'avance vers Agathe, qui sourit en la reconnaissant. Elles se font la bise.

— Coucou ! Comment vas-tu ? dit Agathe avec chaleur.

— Un peu fatiguée. Lucas s'est réveillé cette nuit. Il a fait un cauchemar. J'ai mis du temps à le persuader de retourner dans sa chambre et à le rendormir.

Un air inquiet passe sur son visage. Elle ajoute :

— Je trouve qu'il fait beaucoup de cauchemars en ce moment.

— Pauvre bonhomme... et pauvre maman, répond Agathe avec compassion. Le mien était souvent malade petit. J'en ai passé des nuits à me relever pour voir s'il allait bien.

— Oui, les premières années ne sont pas toujours faciles. Et toi, comment vas-tu ?

— Comme un lundi !

Agathe soupire. Puis une lueur d'espoir passe dans son regard, et son visage s'éclaire. Son discours prend une tonalité plus enjouée.

— Mais bon, je commence tout à l'heure le cours sur le bonheur avec les L. J'aime bien aborder ce thème avec eux, c'est toujours très riche.

Julie sourit. Elle se souvient. C'est comme si elle pouvait de nouveau entendre son professeur de philosophie parler de l'atomisme d'Épicure...

— Oui, c'est un thème qui les touche en général. À ce sujet, j'ai quelque chose pour toi.

Julie sort un petit livre bleu, très mince, de la pochette en tissu qu'elle porte en bandoulière et emmène partout avec elle. Sur la couverture, on peut lire en lettres capitales « ÉPICURE ». Juste en dessous, en minuscules, est inscrit « Lettre à Ménécée ».

— Alors, ça y est ! Tu l'as relu ? s'exclame Agathe avec enthousiasme.

— Oui ! Et il est comme dans mon souvenir ! Merci de me l'avoir prêté.

— Garde-le ! Je te l'offre.

— Mais, Agathe...

— J'insiste.

— C'est d'accord. Merci beaucoup !

Julie embrasse son amie avec effusion. Elle est émue. Elle ne sait pas comment réagir quand on lui offre des cadeaux. Elle a l'impression qu'on lui fait un honneur immense qu'elle ne mérite pas. Mais elle sait qu'Agathe le fait de bon cœur. Ce petit livre n'est pas qu'un assemblage de feuilles de papier. C'est une réflexion partagée, une intimité dans la pensée autour d'un sujet qui les touche toutes les deux. Et cela, Julie a envie de l'accueillir et de l'apprécier. Dans cette lettre, Épicure utilise la raison pour aborder une angoisse universelle : il démontre pourquoi l'homme ne doit pas avoir peur de la mort. Ce texte court, écrit avec autant de clarté que de bon sens, fait partie des livres qui ont donné à Julie le goût de la réflexion et de la philosophie. Elles restent un instant à se regarder avec affection. Mais il faut bien se résoudre à commencer sa journée de travail.

— On y va ?

Julie acquiesce d'un signe de tête, et elles se dirigent vers le couloir. Les professeurs autour de la machine à café s'arrêtent un instant de parler, avant de reprendre de plus belle une fois qu'elles ont franchi la porte. *Des pies qui jacassent*, se dit Julie. Agathe doit avoir les oreilles qui sifflent. Julie secoue doucement la tête pour mettre ses pensées à distance. La journée ne fait que commencer.

Elles remontent ensemble le couloir dans un silence complice, puis sortent de l'espace réservé au personnel du lycée pour entrer dans les parties communes. Elles se saluent d'un regard entendu. Julie observe Agathe se diriger vers sa salle de classe, enveloppée dans son indifférence lointaine, un

sourire énigmatique aux lèvres. Leurs fonctions respectives ne leur permettent pas de passer autant de temps ensemble qu'elles le voudraient. Pensive, Julie se résigne à marcher vers la « vie scolaire ». C'est de ce nom étrange qu'est baptisé le local où s'effectuent à la fois la gestion administrative des élèves, la surveillance et les actions de prévention. De fait, la vie scolaire est souvent synonyme, pour les élèves, de bureau des surveillants. C'est Mathieu qui travaille avec elle aujourd'hui, et Julie n'est pas particulièrement enchantée de retrouver son collègue. De toute l'équipe des surveillants du lycée, c'est avec lui qu'elle a le moins d'atomes crochus. Elle ne laisse cependant rien paraître en entrant dans le bureau et s'efforce de prendre un ton aimable.

— Bonjour, Mathieu.

— Salut, Julie. Ça va ?

— Un peu fatiguée, mais ça va. Et toi ? répond-elle poliment.

— Complètement défoncé ! J'suis sorti avec des potes hier soir, on est rentrés tard. On s'est bien marrés !

Julie aurait pu le deviner. Mathieu n'était pas à l'heure ce matin pour ouvrir le portail aux élèves et elle s'était occupée de les accueillir seule. Julie n'a rien dit à personne. Mathieu commence à prendre l'habitude qu'elle le couvre. Et à voir sa tête, il a bu hier plus que de raison. Il risque de ne pas être très efficace aujourd'hui... Comme toujours, Julie se contente de sourire.

— On en est où des appels aux parents pour le voyage scolaire ? demande-t-elle, histoire de changer de sujet.

— Hein ? J'en sais rien. D'abord, j'me pose. Après, on verra.

Il s'installe sur l'une des chaises, sort son téléphone portable et regarde ses messages. Il se met à rire en

parcourant les réseaux sociaux. Il cherche des traces de sa beuverie d'hier.

Visiblement, il n'a pas envie de travailler. Julie sent la colère monter en elle. *Espèce d'immature irresponsable et égoïste*, se dit-elle intérieurement, *tu t'es demandé une seconde si ça me dérangerait de faire ton boulot à ta place ? Si je n'avais pas besoin d'aide, moi aussi ?* Depuis six ans – la naissance de son fils aîné – Julie a accumulé une sérieuse dette de sommeil qu'elle n'est pas sûre de rattraper un jour. Il y a eu les nuits entrecoupées par les tétées et les biberons, qu'elle a endurées sans broncher parce qu'elle se disait que c'était provisoire. C'était compter sans les poussées dentaires, les rhumes et virus, et plus tard les angoisses nocturnes. Les réveils précoces, même le week-end. Rebelote à la naissance du deuxième. Et cette vigilance maternelle permanente, instinctive, qui ne la fait dormir que d'un œil, rendant son sommeil plus léger et plus fragile encore. La fatigue s'est installée, durablement. Elle fait partie de son quotidien. Elle accompagne chacun de ses gestes, entraînant une lutte permanente pour faire avancer la machine. Mais Julie s'accroche, elle tient bon.

Mathieu vit continuellement dans ce luxe qui consiste à ne s'occuper que de lui-même. Elle a envie de lui dire ce qu'elle vit tous les jours, de lui lancer au visage ce qu'elle pense de son attitude. De le secouer très fort. Mais elle n'en fait rien. À quoi bon ? Julie ravale sa colère. Elle se dirige vers l'étagère et sort les dossiers des élèves. Pendant qu'elle passe les appels, Mathieu continue à regarder son téléphone. Puis, ne trouvant plus rien de nouveau, il sort un paquet de tabac, du

papier, des filtres, et se met à rouler une cigarette. Il attend que Julie raccroche le téléphone pour lui poser la question qu'il a en tête depuis quelques minutes.

— Tu traînais avec la prof de philo tout à l'heure ?

— Oui, répond calmement Julie sur un ton aussi neutre que possible.

Elle sent que la suite risque de ne pas lui plaire. Mathieu poursuit :

— Tu la trouves pas bizarre ?

— Bizarre ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Julie fait l'imbécile. Elle voit très bien où il veut en venir, mais elle est décidée à ne pas lui faciliter la tâche.

— Ben, bizarre quoi, répond Mathieu en haussant les épaules.

Il cherche ses mots. Julie se dit que trouver un synonyme doit être pour lui un exercice d'une grande complexité.

— Elle a l'air perchée...

— Ah bon. Tu trouves ? continue Julie sur le même ton naïf.

— Ouais. Faut déjà être pas net pour aimer la philo. Moi j'y comprenais rien quand j'étais en terminale. Alors putain, être prof de philo, c'est flippant.

Il se met à rire. Il est content de son analyse.

— Elle, c'est son truc, la philo. Chacun ses goûts. Je trouvais ça plutôt intéressant, moi, la philo, quand j'étais en terminale.

Mathieu prend un air étonné. Cette information ne correspond pas à l'idée qu'il s'est faite de sa collègue.

— Sérieux ? s'exclame-t-il. Ah, c'est vrai, t'as fait un bac L, toi.

Il a trouvé une justification qui, à ses yeux, donne à Julie des circonstances atténuantes. Il soupire, hausse les épaules de nouveau, puis reprend :

— Non, mais y a pas qu'ça. Elle se la raconte.

Même si Julie n'en laisse rien paraître, la conversation commence à l'agacer sérieusement.

— Ah bon. Pourtant, elle dit bonjour. Elle donne les infos, elle est à l'écoute quand on parle des élèves... se met-elle à énumérer.

— C'est pas ça. Elle est hautaine, quoi. Tu vois ce que je veux dire.

— Non.

Julie arbore un air candide. Elle doit bien admettre que voir Mathieu se dépêtrer dans ses explications a quelque chose d'amusant.

— Tu charries ! Elle parle avec des phrases compliquées. Avec des mots que personne emploie. On dirait qu'elle le fait exprès, juste pour sortir sa science !

Mathieu commence à s'enflammer. Il continue avec verve :

— Et puis, elle s'intéresse pas aux mêmes trucs que nous. Elle regarde pas la télé, on dirait ! Elle est jamais au courant de rien ! Elle est complètement à la masse ! Elle est pas comme nous, tu vois bien...

Un éclair passe sur son visage. Il a fait une trouvaille :

— Si ça s'trouve, elle a un chromosome en plus... ou en moins !

Et il se met à rire de nouveau. Il rit tellement qu'il a du mal à s'arrêter. Julie se contente de sourire, ce que Mathieu prend pour une marque de complicité. Et il continue à rire de plus belle.

Voilà, on y est. C'est incroyable à quel point les gens peuvent être complexés par les personnes un tant soit peu instruites, au point de se sentir menacés sans même en avoir conscience. Et à quel point ils peuvent faire preuve de cruauté. Décidément, la différence est difficile à accepter. Julie observe les mêmes relations entre les adolescents dans la cour de récréation du lycée. Elle en est consternée. Non, cela ne s'arrête pas à l'école. Pour certains, le temps ne change rien à l'affaire. On retrouve les mêmes gens, intolérants et bornés, dans le monde du travail. Et ce qui est dramatique, c'est qu'ils peuvent y faire les mêmes dégâts, quand ils sont en position de pouvoir ou quand ils se sentent soutenus par le groupe.

Il serait facile de renvoyer à Mathieu ses complexes, d'appuyer où ça fait mal. De lui balancer au visage les faiblesses qu'il n'arrive pas à accepter. Tellement facile. Tellement tentant de rendre coup pour coup. Pour Agathe. Et peut-être un peu pour elle aussi. Mais à quoi bon dire à Mathieu ce qu'elle en pense ? Il n'est pas capable de se remettre en question. Et le prix à payer serait énorme. La colère de Julie se mue peu à peu en tristesse. Elle a horreur des conflits. Elle tient à son confort au travail. Et pour cela, elle a appris à se protéger. Ne rien dire, rester discrète. Ne surtout pas se faire remarquer. Se couler dans le moule. Justement, elle sent qu'elle est prête à déborder. Mieux vaut battre en retraite.

— T'es en forme ! Je te laisse le bureau cinq minutes, faut que j'y aille.

Julie pointe la direction des toilettes.

— OK ! Pas de souci ! répond Mathieu avec des airs de largesse.

C'est connu, les filles passent leur temps à aller aux toilettes. Mathieu se sent un peu l'âme d'un gentilhomme quand il reprend la permanence pour laisser à Julie son moment d'intimité. Il lui doit bien ça, au fond. Il la trouve quand même cool.

Julie se précipite vers les toilettes du premier étage, là où elle est sûre de ne croiser ni surveillants ni professeurs. Et à cette heure-ci, les élèves sont en cours. L'endroit idéal pour craquer incognito. Elle monte les escaliers quatre à quatre, bifurque à droite dans le couloir, entre dans les toilettes réservées aux filles, referme vigoureusement la porte, s'y adosse. Et souffle bruyamment. Une fois la tension atténuée, elle marche lentement jusqu'aux vasques blanches et s'observe dans le miroir. Julie est de taille moyenne. Elle a des formes sans être forte. Les traits de son visage sont doux, tout en courbes, entourés de longs cheveux bruns qui lui tombent sur les épaules. Ses yeux noisette, qui d'ordinaire pétillent, sont rougis et baignés par un fond de larmes. Julie est arrivée juste à temps. Elle sort un mouchoir de sa pochette et l'applique à la base des cils, pour absorber les légers signes de débordement. Elle attache ses cheveux avec un élastique, fait couler l'eau, et se rafraîchit le visage. Elle inspecte le résultat. On ne voit presque plus rien. Elle n'est pas si mal, tout compte fait. Julie a trente-cinq ans, mais on lui donne à peine la trentaine. Elle paraît plus jeune que son âge. Ce qu'elle a vécu naguère comme un handicap commence à devenir un avantage. Elle s'efforce de sourire à son reflet, de prendre un air enjoué. Il faut porter le masque de nouveau.

Julie allait sortir des toilettes lorsqu'elle entend le bruit à peine perceptible de sanglots étouffés. Elle s'arrête et s'efforce de maintenir le silence. Les bruits proviennent de la cabine du fond. Julie s'approche doucement et écoute. Quelqu'un pleure. Elle prend une respiration ample, puis toque discrètement. Le bruit cesse. Personne ne répond. Elle peut sentir l'angoisse de l'autre côté de la porte. Julie prononce d'un ton doux et bienveillant :

— C'est Julie, la surveillante. Est-ce que je peux vous aider ?

— Julie ? gémit timidement une petite voix familière.

Le bruit d'un loquet qu'on tourne se fait entendre et la porte s'ouvre sur Chloé, qui est appuyée contre le mur, le visage baigné de larmes.

— Chloé ! Qu'est-ce qui se passe ?

En guise de réponse, la lycéenne éclate en sanglots. Elle semble effondrée. Julie réfléchit à toute vitesse. Tôt ou tard, les bruits risquent d'attirer des curieux. Les toilettes sont un refuge temporaire dont il ne faut pas surestimer la puissance protectrice. Les autres élèves ne doivent pas la voir en pleurs. Elle connaît la cruauté dont les adolescents peuvent faire preuve à l'égard de ceux qui sont sensibles. Elle a besoin d'un lieu où elle puisse s'effondrer en toute sécurité.

— Viens, allons dans un endroit tranquille, dit-elle à la jeune fille d'un ton rassurant.

Elle regarde dans le couloir pour vérifier que la voie est libre, prend Chloé par la main et l'entraîne devant la salle 104. Elle est vide à cette heure de la journée. Julie sort son trousseau de clés, ouvre la porte, entre avec Chloé, puis referme derrière elles. La lycéenne s'effondre sur une chaise en pleurant. Julie s'installe à côté d'elle. Dans ce genre de cas, il ne sert à rien de se presser. Elle se contente d'attendre que le

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le jour où je suis devenue moi-même
Nathalie Clobert



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

LE D U C . S
P R A T I Q U E